



ELOISA JAMES

*Pour de mauvaises raisons*

LES DÉBUTANTES

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS



## **Eloisa James**

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'université de New York et autrice de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix.



Pour de mauvaises raisons

## DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

### *Féerie de Noël*

*Trois mariages et cinq prétendants*

*Quatre filles et un château*

*Sept minutes au paradis*

*Sentiments et convenances*

### **Les Wilde**

1 – *La coqueluche de ces dames*

2 – *Le retour du guerrier*

3 – *Le parti idéal*

4 – *La plus délurée de la famille*

5 – *Le dernier amour du duc*

6 – *La petite souris en robe de bal*

7 – *La provocatrice*

### **Les sœurs Essex**

1 – *Le destin des quatre sœurs*

2 – *Embrasse-moi, Annabelle*

3 – *Le duc apprivoisé*

4 – *Le plaisir apprivoisé*

### **Les plaisirs**

1 – *Passion d'une nuit d'été*

2 – *Le frisson de minuit*

3 – *Plaisirs interdits*

### **Il était une fois**

1 – *Au douzième coup de minuit*

2 – *La belle et la bête*

3 – *La princesse au petit pois*

4 – *Une si vilaine duchesse*

5 – *La jeune fille à la tour*

### **Les duchesses**

1 – *La débutante*

2 – *Le couple idéal*

3 – *Lady Harriet*

4 – *Lady Isidore*

5 – *Jemma de Beaumont*

6 – *Le duc de Villiers*

7 – *Trois semaines avec lady X*

8 – *Quatre nuits avec le duc*

9 – *Ma duchesse américaine*

### **Les débutantes**

1 – *Le mariage, non jamais !*

2 – *La mauvaise réputation de lady Régnier*

ELOISA  
JAMES

LES DÉBUTANTES – 3

Pour de mauvaises  
raisons

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Julie Guinard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
NOT THAT DUKE

*Éditeur original*  
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Eloisa James, Inc., 2023

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2024

*À toutes les femmes affligées  
de taches de rousseur et de lunettes,  
et à tous les hommes qui aiment cela,  
en particulier Alessandro.*



Note à l'attention des lectrices  
de la série  
*Les débutantes*

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu *La mauvaise réputation de lady Régnier*, mais le cas échéant, vous remarquerez qu'une partie de *Pour de mauvaises raisons* se déroule sur la même période.



# PREMIÈRE PARTIE



## Prologue

*20 février 1816, 12, Mayfair Place,  
hôtel particulier du duc de Huntington*

— J'ai trouvé votre duchesse.

La détermination était gravée sur le visage de la duchesse douairière.

— Lady Stella Corsham est faite pour vous : petite-fille de marquis, en bonne santé, bien élevée, originale, elle dispose d'une dot considérable.

Au prix d'un effort surhumain, Silvester Parnell, duc de Huntington, s'abstint de lever les yeux au ciel. Et de laisser paraître qu'en demandant à son fils d'épouser une variante d'elle-même – une femme petite, n'ayant pas peur de ses opinions, et qui portait des lunettes quand la douairière elle-même ne quittait pas son monocle – sa mère n'avait plus toute sa raison.

— L'originalité n'est pas une caractéristique qui m'intéresse, se contenta-t-il de répondre.

Les yeux de sa mère devinrent perçants.

— Je suppose que vous cherchez une ravissante idiote qui recevra des dames pour prendre le thé et ne fera jamais honte à ses enfants.

Il fit mine de réfléchir.

— Doit-elle forcément être idiote ?

— Oui, puisque vous voulez qu'elle passe ses journées à écluser du thé.

Lorsque ses parents s'étaient mariés, au lieu de redécorer la maison de campagne du duché comme le faisaient la plupart des nouvelles duchesses, Sa Grâce avait repensé et dessiné la cheminée du premier moteur à vapeur expérimental de son mari. Au cours des années suivantes, elle avait pris un malin plaisir à bafouer la bonne société en toute occasion, du choix de ses tenues vestimentaires (non conventionnelles) à ses loisirs (l'exemple le plus remarquable restant une représentation de *Jules César* jouée par des rats dressés).

Silvester et ses sœurs avaient grandi en sachant pertinemment que la « bonne » société jugeait leur mère – et, par extension, toute la famille – excentrique, voire un peu folle. Après avoir intégré Eton, où il s'était régulièrement bagarré pour défendre ses parents, Silvester était parvenu à la conclusion que bien qu'il adore sa mère, il préférerait pour sa part une duchesse moins sujette à controverses.

— Croyez-vous que j'ignore que vos sœurs et vous souhaiteriez me voir rester discrètement au second plan, comme la plus grande partie de la noblesse falote ? dit-elle.

— Je suis fier de votre cheminée, répondit Silvester avec sincérité.

Le tuyau d'alimentation doté d'un coffret à soupape conçu par sa mère avait survécu à quatre versions de locomotives à vapeur ducales, et était encore utilisé dans tout le pays.

— Lady Stella...

— Ce qui ne veut pas dire que j'ai envie d'épouser lady Stella, l'interrompt Silvester.

En vérité, la petite taille de Stella et ses lunettes ne le dérangent pas. Et il appréciait assurément sa magnifique poitrine.

Mais son excentricité ? Là était le hic. D'après la rumeur, elle avait lu l'encyclopédie dans son intégralité... ce qui expliquait que leurs conversations soient souvent surprenantes. Et intéressantes.

Il aimait bien discuter avec Stella. Mais il n'avait pas envie de l'épouser.

— Envie ? *Envie ?*

La duchesse douairière fondit sur lui tel un oiseau sur un vermisseau.

— Mais que vient faire l'envie là-dedans ? Il vous faut une duchesse, et lady Stella convient pour ce rôle.

— C'est moi qui choisirai ma fiancée, mère. Je voudrais être amoureux de ma femme.

Elle pouffa sans élégance.

— Le romantisme est un miroir aux alouettes, cela n'a rien à voir avec le mariage. Vous êtes la risée de la bonne société en faisant les yeux doux à Yasmin Régnier.

Qu'il soit ridicule ou non, Silvester avait la ferme intention d'épouser Yasmin. Elle avait un charme fou, des cheveux de la couleur des vieux ducats d'or, un petit rire en cascade coquin... et surtout, Yasmin et lui étaient amis. Sans parler du fait qu'il adorerait coucher avec elle.

Il sentit le désir s'insinuer en lui, au fond de son ventre. Peut-être même de son cœur.

— Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez, affirma la duchesse douairière en agitant son monocle devant lui. Lady Yasmin n'est pas faite pour vous.

Sa mère compensait sa petite taille par une volonté gargantuesque.

— J'ai l'intention de demander Yasmin en mariage, lui annonça Silvester.

Elle remplaça son monocle et le dévisagea.

— Vous feriez bien d'ouvrir le manoir douairier, alors. Lady Yasmin ne voudra jamais vivre sous le même toit que moi.

Une rénovation entière de la chambre de maître et du manoir, dans la propriété ducal de Huntington Grange, était déjà en cours.

— Vous finirez par aimer Yasmin.

Il n'en était pas si certain, mais cela ne coûtait rien de le dire.

Sa Grâce soupira de nouveau avec dédain.

— Chaque saison, une jeune fille attire tous les hommes, telles des mouettes briguant un poisson évis-céré.

— Charmante métaphore.

— Une femme qui tolère les imbéciles fera une épouse épouvantable.

— Pourquoi ? s'enquit Silvester, bien que la réponse ne l'intéresse guère.

— Parce qu'elle *tolère les imbéciles*, précisément. Elle n'a pas de couilles.

— Aucune femme n'en a, puisque ce sont des appendices masculins, objecta Silvester, que le vocabulaire de sa mère ne choquait plus depuis longtemps. Puis-je vous faire remarquer que Stella a autant de prétendants que Yasmin ?

— Des coureurs de dot et des troisièmes fils, fit la douairière d'un ton méprisant. Vous seriez le seul duc. Ce qui m'intéresse, c'est que Stella brave les salles de bal avec des lunettes, alors que la bonne société oblige les demoiselles ayant la vue basse à se déplacer à l'aveuglette sur les pistes de danse.

— C'est une convention idiote, concéda Silvester.

— Ne comprenez-vous pas ? Il vous faut une femme de caractère, pas un simple point de mire.

Sa mère était une tacticienne de génie. Elle lâcha la phrase avec l'exacte quantité de dédain qu'il fallait. Si les femmes avaient l'autorisation de débattre à la Chambre des lords, l'opposition n'en mènerait pas large.

Heureusement, il avait l'expérience de toute une vie pour se dérober à ses exigences.

— Non, dit-il platement.

Dès l'instant où il avait mis les pieds à Eton, à l'âge de huit ans, il s'était minutieusement façonné une popularité tout en charme facile afin de compenser la réputation d'excentricité de sa famille. Ce qui ne l'empêchait

pas d'avoir hérité de la détermination d'acier de sa mère. Ou de la férocité légendaire de son père.

— Je n'épouserai jamais lady Stella.

Les meilleurs débatteurs savaient quand se replier. Sa mère bondit sur ses pieds et se dirigea vers la porte du salon.

— Vous n'épouserez pas non plus lady Yasmin, prédit-elle par-dessus son épaule.

Il ouvrit la bouche...

Mais elle avait déjà disparu.



# 1

*24 mars 1816 (un mois plus tard),  
bal annuel du duc et de la duchesse de Trent*

Se trouver allongée sous un homme lui faisait pourtant l'effet d'une perspective plutôt intéressante... jusqu'à ce que cela arrive.

Il faut dire que lord Belper était un spécimen particulièrement vigoureux. Clouée au sol, Stella suffoquait.

Elle avait commis un faux pas pendant un quadrille et bousculé son cavalier, qui était entré en collision avec sa poitrine et avait basculé sur elle aussi brutalement qu'un orme frappé par la foudre.

— Lord Belper, gémit-elle dans un souffle rauque tout en lui repoussant inefficacement les épaules.

Au-dessus d'eux, un concert de voix alarmées résonnait, auxquelles s'ajoutaient bon nombre de gloussements.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'un ton groggy. Sa tête avait peut-être heurté le parquet lorsqu'il était tombé. Comme celle de Stella, assurément.

— Je ne peux pas respirer, siffla-t-elle.

— Moi, si, la renseigna-t-il.

Son poids se souleva soudain tandis que quelqu'un le remettait sur ses pieds.

— Allons, Belper, fit une voix grave. Vous avez encore bu trop de whisky ?

Stella absorba une grande goulée d'air et se rendit compte que tout était flou.

— Quelqu'un voit-il mes lunettes ?

Elle aurait dû se redresser et les chercher, mais sa tête tournait.

— L'alcool n'y est pour rien, protesta lord Belper, boudeur. Elle m'a fait trébucher !

— Lady Stella, êtes-vous blessée ?

Elle connaissait cette voix, songea-t-elle confusément. Grave, profonde, remplie d'assurance... Sans ses lunettes, elle ne distinguait qu'un cercle flou de têtes anonymes dans le contre-jour éblouissant des chandeliers.

« Ne voit pas où elle met les pieds... », entendit-elle. « Myope comme une taupe », fit une autre voix. Puis, le coup de grâce : « Il a rebondi sur elle comme sur un matelas de plumes. » Assorti d'un éclat de rire.

Pour couronner le désastre, une goutte de cire brûlante tomba d'une bougie du plafond et s'écrasa lourdement à la lisière de son décolleté.

Stella poussa un petit cri et porta une main à sa poitrine alors qu'un homme se penchait. Elle comprit subitement qui avait parlé. Ce duc-là avait le parfum d'une fin d'automne. Il sentait la pomme, les épices, une touche d'amidon, l'annonce de la neige...

C'était délectable.

Soudain, le brouillard dans sa tête se dissipa. Elle était allongée par terre, sa robe froissée retroussée au-dessus des chevilles. Sa tante allait tomber en syncope.

— Mes lunettes ? redemanda-t-elle en roulant sur le côté et en tirant sur ses jupes avant de se mettre à genoux pour scruter le sol parmi la marée de pieds.

Le duc de Huntington s'accroupit à côté d'elle.

— Je les ai, lady Stella. Elles sont intactes.

Sa Grâce avait des yeux remarquablement beaux : aussi gris qu'une journée d'hiver, ils s'assortissaient parfaitement à son odeur automnale. Stella cligna des yeux avant d'attraper ses lunettes et de les chausser.

Il passa une main vigoureuse sous son bras :

— Avez-vous mal quelque part ? s'enquit Silvester lorsqu'elle fut debout.

Elle aimait l'appeler secrètement Silvester, parce que c'était un prénom sophistiqué et élégant, qui allait bien à cet homme sophistiqué et élégant.

— Je vais bien, marmonna-t-elle.

La plupart du temps, Stella s'estimait capable de marcher et de danser. Par chance, elle était solidement bâtie, car elle ne se cassait jamais rien, bien qu'elle trébuche et tombe fréquemment.

Mais devant Silvester... Avec ses larges épaules, la superbe courbe de sa mâchoire, son corps souple et musclé, ses yeux gris, et même son nez autoritaire...

Son sourire.

Devant lui, le corps de Stella devenait son ennemi – ses genoux tremblants et sa respiration accélérée la trahissaient. Un simple coup d'œil vers sa lèvre inférieure ou le contact de sa main sur son bras suffisaient à la transpercer de désir.

Il montait à la tête de Stella comme un alcool fort.

Une très triste et très secrète vérité s'imposait : elle était fascinée par un aristocrate frivole.

— Stella !

Sa tante se frayait un chemin à travers l'assemblée.

— Que s'est-il passé ? s'écria-t-elle, les yeux écarquillés par l'affolement.

Les yeux de Mme Thyme étaient souvent écarquillés par l'affolement, car Stella semblait incapable de respecter les critères de sophistication indispensables à sa tante. Indispensables à la *civilisation*, si on en croyait Mme Thyme.

Stella disait souvent des choses qu'il ne fallait pas dire. Elle opposait des arguments aux messieurs. Elle faisait régulièrement tomber des choses par terre, quand ce n'était pas elle-même.

En un mot, elle n'était pas raffinée.

— Nous sommes tombés, déclara lord Belper, faisant preuve d'une remarquable faculté de synthèse.

Silvester adressa un signe de tête à Stella et se fondit dans la foule.

— Réjouissons-nous qu'aucun de vous deux n'ait été blessé, fit une voix enjouée dont la propriétaire passa un bras autour de la taille de Stella. D'ici la prochaine saison, nous aurons tous beaucoup progressé en matière de quadrille. Pour le moment, nous allons nous retirer, ma chère.

Leur hôtesse, la duchesse de Trent, était l'une des rares femmes à Londres que Stella considérait comme une amie. Peut-être parce que Merry était américaine, elle discutait volontiers de sujets jugés inappropriés pour une dame.

— Ce n'est pas la peine..., commença Stella.

— Votre robe est froissée, dit fermement Merry.

— Je ne comprends pas comment tu as pu tomber, alors que tu insistes pour garder en permanence ces horribles lunettes ! s'exclama la tante de Stella quand on les eut emmenées dans la chambre à coucher de la duchesse.

— Je me suis trompée sur l'une des figures, expliqua Stella.

Le quadrille, récemment introduit dans les salons par lady Jersey, avait aussitôt fait fureur. Mais sautiller d'avant en arrière en petits quadrilatères tout en décrivant des cercles à certains moments précis n'était pas toujours facile.

— J'imagine que c'est la faute de lord Belper, déclara Merry. Il boit beaucoup trop. Il a heurté de plein fouet un lampadaire à Vauxhall, il y a quelques semaines.

— Non, c'est moi la fautive, avoua Stella. J'ai mal jugé la distance entre nous et j'ai virevolté trop tôt.

— Comment est-ce possible ? gémit Mme Thyme. Tu as eu le meilleur des professeurs de danse. Ton oncle

et moi n'avons esquivé aucune dépense. Et pourtant, les maladresses s'accroissent dans ton sillage.

— Dans le mien aussi, dit gentiment Merry.

Mme Thyme agitait son éventail comme si elle dirigeait un orchestre.

— La semaine dernière, Stella a renversé un verre de vin rouge sur les genoux de lord Pettigrew. Il portait un pantalon jaune pâle. J'espérais qu'il allait en profiter pour faire une demande en mariage, mais voilà qu'il s'intéresse maintenant à lady Lydia. En outre, mon majordome me dit que notre nappe, tissée à Venise, ne pourra jamais être rattrapée. Jamais !

— Tenez, Stella, prenez ce peignoir, dit Merry. Lucy va repasser votre robe, et vous pourrez bientôt redescendre.

Pendant que Mme Thyme se distraitait en racontant toutes les mésaventures de Stella depuis le début de la saison, la bonne de la duchesse aidait la jeune fille à retirer sa robe.

— Faites-nous envoyer un plateau avec du champagne et des canapés, s'il vous plaît, Lucy, demanda Merry.

— Lord Belper était étalé au-dessus d'elle, gémit Mme Thyme, revenant à l'origine de ses lamentations. Les gens vont s'imaginer le pire !

Merry haussa les épaules.

— Le pire étant que Belper ait pris plaisir à la chute ? J'en doute.

— Il a abusé de la situation !

Sa Grâce fit un clin d'œil à Stella.

— Chère madame Thyme, puis-je vous suggérer de redescendre ? Vous vous assurerez que personne n'a eu la vulgarité de laisser entendre que Belper a délibérément sauté sur Stella en plein milieu de mon bal annuel. Je tiendrai compagnie à votre nièce, car je rêve de me reposer quelques instants.

La porte refermée, Stella soupira.

— Ma tante est convaincue que tous les hommes qui dansent avec moi sont des loups. De même que ceux qui ne dansent pas avec moi, d'ailleurs.

Merry sourit.

— J'ai rencontré un ou deux loups durant ma première saison à Londres. Parmi lesquels mon mari.

Quelqu'un frappa doucement, et elle alla ouvrir.

Stella n'aurait pas qualifié en ces termes le mari de Merry. Le duc de Trent était plein de dignité et d'une beauté un peu froide.

Mais dans l'esprit de sa tante, tous les hommes étaient des prédateurs libidineux. Une meute de chiens de chasse tirant sur leur laisse, impatients d'assouvir leurs appétits sexuels ou cupides en détruisant la réputation des demoiselles. Sa plus grande frayeur était qu'un homme grimpe dans la chambre à coucher de Stella en passant par le toit du jardin d'hiver, mais dans la mesure où M. Thyme y choyait religieusement ses jeunes plants pendant la saison froide, il refusait catégoriquement de démolir la serre.

Dès l'instant ou presque où Mme Thyme avait endossé la charge inattendue d'élever sa nièce orpheline, elle avait martelé à Stella que les hommes voulaient davantage qu'un baiser. *Pire* qu'un baiser.

Cependant, bien des années plus tard... Stella devait se rendre à l'évidence : aucune preuve n'étayait cette théorie.

Lord Belper n'avait pris aucun plaisir à rebondir sur elle comme sur un matelas de plumes. Elle n'avait jamais senti de cuisse masculine pressée contre la sienne, ni même l'effleurement d'un genou pendant une valse. Personne ne lui avait quémandé un baiser illicite dans les fourrés.

Elle en tirait une conclusion. La concupiscence masculine était largement surestimée.

## 2

Merry posa un plateau en argent sur la desserte.

— L'une des choses agaçantes, quand on est duchesse, c'est que le titre est censé vous rendre incapable d'accomplir la moindre besogne. J'ai eu un mal fou à arracher ce plateau des mains de mon majordome.

Stella se pencha et tapota l'une des coupes de champagne avant d'envelopper les doigts autour. Même avec ses lunettes, elle jugeait difficilement la distance vis-à-vis des objets.

— Cul sec ! dit gaiement Merry. C'est un toast américain, savez-vous ? Je l'ai entendu lors de mon dernier séjour à Boston.

Stella but une gorgée de champagne avant de revenir au sujet précédent.

— Je n'ai pas vu beaucoup de messieurs qui manigançaient pour porter atteinte à la réputation d'une demoiselle. En tout cas, je n'en ai jamais fait les frais.

Merry ouvrit la bouche, mais Stella ajouta hâtivement :

— C'est peut-être, bien sûr, que mes cheveux roux et mes taches de son, sans parler de mes lunettes, suffisent à étouffer toute concupiscence.

— Vous plaisantez ? répliqua Merry. Vous avez des cheveux magnifiques. L'une de mes très chères amies, Mme Cléopâtra Addison, est une rousse flamboyante,

et je vous garantis qu'elle avait la plus grande partie de la gent masculine à ses pieds quand elle a fait ses débuts. En outre, en toute franchise, votre poitrine est une véritable œuvre d'art.

Stella avait plutôt tendance à trouver ses seins désagréablement encombrants comparés au reste de sa silhouette, mais elle esquissa un sourire de remerciement.

— Ma tante m'a souvent mise en garde contre les hommes non mariés qui essaieraient de m'embrasser. Cela n'est jamais arrivé.

— Y a-t-il quelqu'un que vous aimeriez embrasser ? demanda Merry.

Elle se resservit une coupe de champagne et remplit le verre à moitié plein de Stella.

— J'espère que cela ne vous ennuie pas si je suis un peu pompette. J'ai oublié de manger aujourd'hui à cause de tous les préparatifs de dernière minute pour le bal.

— D'après ce que je constate, chez l'homme, une fâcheuse sensiblerie l'emporte sur la concupiscence, reprit Stella. Abstraction faite de toute histoire de dot, les messieurs célibataires sont soit amoureux, soit à la recherche de l'amour.

— Une quête utilitaire qui se fait passer pour du romantisme, affirma Merry en choisissant l'un des petits toasts carrés qui avaient été apportés avec le champagne. Mais il faut bien accomplir son devoir. Le monde doit être peuplé. Je crois que c'est Shakespeare qui dit cela. Étant américaine et peu instruite, je ne suis jamais certaine de mes références.

— C'est Benedict, dans *Beaucoup de bruit pour rien*. « Le monde doit être peuplé. Quand j'ai dit que je mourrais célibataire, je ne pensais pas que je vivrais assez longtemps pour me marier. »

— Vous aviez cette citation emmagasinée dans votre tête, prête à sortir juste au bon moment ? demanda Merry, impressionnée.

Stella haussa les épaules, gênée, se rendant compte qu'elle avait une fois encore enfreint la promesse faite à Mme Thyme de garder pour elle son irritante érudition.

— Ce que je veux dire, c'est que les célibataires qu'on rencontre dans les salles de bal ne sont pas lubriques, contrairement à ce que prétend ma tante. Ce qu'ils cherchent, c'est l'amour.

— Les deux ne sont pas incompatibles, dit Merry avec une expression nostalgique suggérant que son mari avait réussi à accomplir cet exploit.

Stella ne répondit pas. Beaucoup d'hommes convoitaient sa dot, mais apparemment, pas un seul n'en avait après sa vertu.

Ils cherchaient tous une femme digne d'être aimée.

Stella reconnaissait volontiers que sur ce point, elle échouait. Elle était trop maladroite, trop franche, trop encline à la contradiction. Trop singulière. Avec trop de cheveux.

Sans parler de ses lunettes.

Sa propre famille avait montré peu de propension à l'aimer, alors pourquoi séduirait-elle un inconnu en l'espace de quelques danses ?

Les hommes qui cherchaient l'amour étaient sélectifs. Leurs yeux survolaient Stella comme si elle était invisible, puis ils se mettaient à genoux devant des demoiselles délicates et graciles, des jeunes filles tendres au teint de lys et au visage encadré de frisettes soyeuses.

Silvester en était un parfait exemple. Il avait relevé Stella, mais s'était vivement éclipsé pour aller s'incliner devant lady Yasmin.

— À vous de décider simplement ce que vous voulez et d'en informer l'intéressé, lui conseilla Merry. Je vous recommande de goûter ces rillettes de saumon. C'est un régal.

Stella dut fourrer un toast dans sa bouche pour réprimer un couinement humiliant à la seule idée « d'informer » Silvester qu'elle avait décidé de l'épouser.

— Est-ce ainsi que vous avez trouvé votre mari ? demanda-t-elle ensuite.

— Ma foi, non, répondit Merry. Enfin, j'avais jeté mon dévolu sur quelqu'un, mais il se trouve que c'était la mauvaise personne.

— Et ensuite, vous avez arrêté votre choix sur le duc ?

— Non, c'est lui qui m'a choisie, avoua Merry. Mes conseils ne reflètent pas mon expérience personnelle.

Cela n'étonna pas Stella. Le duc de Trent avait probablement courtoisé Merry avec la même ferveur que celle déployée par Silvester envers lady Yasmin. Stella ne l'avait pas encore rencontrée officiellement, mais quelque chose lui disait que la jeune fille ne se lançait pas dans des discussions argumentées avec ses prétendants.

Lady Yasmin et Silvester étaient les deux meilleurs partis de la saison. Leurs enfants seraient exquis, riches et titrés. Ils danseraient avec grâce sans jamais trébucher.

Silvester ne cherchait pas une femme qui connaissait par cœur des pièces de Shakespeare, mais une créature mince, ravissante et indéniablement charmante. Stella était déjà robuste alors même qu'elle n'avait pas eu d'enfants, et le charme n'était pas sa caractéristique principale. Son éventuel mari lui ferait sa demande en appréciant davantage sa dot que son allure.

Lucy revint dans la chambre avec la robe de Stella sur le bras.

— Je suppose que nous devons retourner dans la salle de bal, soupira Merry en finissant son champagne. Lucy, notre pauvre lady Stella subit les affres de sa première saison. Avez-vous un conseil à lui donner ?

Lucy sourit à Stella.

— Les hommes aiment qu'on les écoute, et ils croient tous qu'ils ont quelque chose d'intéressant à dire.

Elle disposa le peignoir de Stella sur un fauteuil et lui passa par-dessus la tête un frou-frou de soie parfumée.

— Ils veulent être charmés, ajouta Merry. La meilleure façon de le faire est de les convaincre qu'ils sont charmants. Observez Mlle Fitzwilliams pendant quelques minutes. Elle est adorable. Ennuyeuse, mais adorable.

Stella n'était pas adorable. « Adorable » venait du mot latin *adorabilis*, qui signifiait « digne d'être adoré ». Stella le savait car l'été précédant ses débuts, elle avait lu d'une traite les quatre premiers volumes de l'*Encyclopædia Britannica* de 1773.

La définition pouvait paraître anecdotique, mais ce n'était pas le cas : les messieurs franchissaient le seuil des salles de bal en cherchant une femme à adorer. À vénérer.

Stella ne correspondait pas aux critères.

De retour dans la salle, elle vit Julia Fitzwilliams tourner sur la piste de danse avec lord Mornay, ravissant son attention à grand renfort de coups d'œil timidement admirateurs. Stella avait dansé avec lui auparavant, mais elle avait été fascinée par son postiche et ils n'avaient pas échangé autre chose qu'un mot de salutation.

— Julia valse avec Mornay, dit Merry à voix basse. De quel poil est fait son toupet ? C'est l'énigme de la soirée !

— De crin de cheval, répondit Stella sur le même ton. Je n'ai pas pu détacher les yeux de son front pendant notre valse, aussi suis-je à peu près convaincue de ne pas l'avoir charmé.

— Ce n'est pas lui qu'il vous faut, décréta Merry. Oh, vous voilà, mon chéri.

Son mari s'inclina devant les deux femmes et dit quelque chose de sa voix grave et rocailleuse. Merry éclata de rire.

Plus tard, alors que Stella écoutait distraitement les vieilles amies de sa tante dissenter des purgatifs à base de rhubarbe, elle repensa à ce qu'avait dit lord Trent.

Il partait le lendemain matin pour le pays de Galles, aussi voulait-il que sa femme...

Soudain, elle entendit le mot « lunettes » et elle comprit qu'un petit groupe non loin d'elle parlait de sa vue, comme si la myopie dépendait uniquement de sa volonté.

Elle détourna vivement les yeux. Ses doigts se crispèrent dans ses gants avant qu'elle s'oblige à les détendre. Elle pressentit avec une certitude écœurante que le bruissement de chuchotements allait s'élever pour devenir audible. Elle avait hélas fini par comprendre que c'était elle l'auditoire visé par l'évocation de ses lunettes et autres défauts. Les demoiselles se plaisaient à énumérer tout ce qu'il y avait de mauvais chez elle, à plus forte raison si elle se trouvait à portée de voix. L'appréhension lui tordit l'estomac, et un frisson de détresse la parcourut.

L'étendue de sa dot et son grand-père aristocrate lui valaient de nombreux prétendants. Malheureusement, les jeunes filles plus jolies et plus douces lui en voulaient d'être assaillie par les coureurs de dot.

En l'occurrence, Mlle Brothy gloussa sottement quelque chose à propos de ses « boutons ». Ses taches de rousseur, probablement.

Stella transforma sa moue en un petit sourire. S'abstenir de réagir était la seule prétention à la dignité qu'il lui restait.

Derrière son dos, une voix masculine déclara fermement :

— Je trouve les lunettes plutôt séduisantes.

Elle mit un moment à réaliser.

Sa tante lui pinça le bras.

— C'était Giles Renwick, le comte de Lilford ! s'écria-t-elle à voix basse. Pourquoi n'ai-je jamais pensé à lui ? De l'avis général, c'est un intellectuel, de sorte que le fait que tu aimes lire ne le dérangera pas.

Mme Thyme ne partageait pas l'intérêt que vouait Stella à l'*Encyclopædia* et avait sérieusement nourri le

doute que des lectures si peu féminines aient pu ressortir par les pores de sa peau et éloigner de possibles prétendants.

Stella cligna des yeux.

— Renwick... Le comte qui a fait ce discours à propos de l'*Habeas corpus* la semaine dernière ?

Sa tante soupira.

— Si ma sœur était en vie, je lui dirais le fond de ma pensée pour t'avoir fait faire ces lunettes. Si tu n'avais jamais appris à lire, tu serais déjà fiancée, malgré tes taches de son. Je ne le connais pas suffisamment pour te présenter, mais je vais demander à notre hôtesse de le faire. Et je t'interdis de parler de l'*hibius cibius*.

C'est ainsi que peu après, Stella faisait la révérence devant un homme grand et sérieux. Giles Renwick, comte de Lilford, avait de hautes pommettes, une mâchoire carrée et une expression tourmentée. Ses yeux s'éclairèrent avec intérêt lorsqu'elle évoqua la loi imminente qui allait affecter l'utilisation par les juges de l'*Habeas corpus* lors des procédures pénales.

Lorsque Mme Thyme gémit, Sa Grâce lui demanda poliment si elle se sentait bien avant de reporter son attention sur Stella. Ils devisèrent de la loi pendant toute la danse suivante.

Le comte ne détestait pas ses lunettes. Il ne semblait pas agacé par l'intérêt qu'elle portait à la jurisprudence. Il pourrait l'aimer. Ou peut-être – on avait le droit de rêver – était-il assez malin pour comprendre que l'amour était une baliverne. Peut-être choisirait-il une épouse sur la base du respect mutuel et d'affinités intellectuelles, plutôt qu'à cause de battements de cils et de mines faussement effarouchées. Voilà à quoi songeait Stella lorsque Silvester s'inclina devant elle. Son cœur fit un bond, et elle oublia complètement le comte.

— Vous êtes-vous bien remise, lady Stella ?

— Oui, merci, dit-elle avec une petite révérence.

— Me ferez-vous l'honneur de cette danse ?

— C'est encore un quadrille, dit Stella en s'éclaircissant la gorge. Je préférerais m'abstenir.

— Allons donc, répliqua-t-il en l'attirant sur la piste avant qu'elle puisse l'en empêcher.

Au moment où ils se joignirent à un autre couple, Silvester prit les choses en main et la fit tourner avec assurance dans le bon sens.

— Belper est un incapable, fit-il remarquer lorsqu'ils eurent exécuté quelques figures supplémentaires sans désastre. Vous vous en tirez très bien.

— C'était ma faute, insista Stella. J'ai tourné du mauvais côté.

— Cela m'est arrivé aussi. Bon sang, pardonnez-moi, mais les danses deviennent plus compliquées chaque année.

Son aveu n'était pas tout à fait honnête. Elle avait regardé le duc évoluer sur la piste bon nombre de fois, y compris ce soir même, alors qu'il s'essayait avec grâce aux pas d'une nouvelle danse écossaise tout juste arrivée en Angleterre. C'était encore plus ardu que le quadrille.

La chorégraphie les sépara de nouveau, et Stella en profita pour se rappeler fermement à l'ordre. Silvester avait la bonté de mentir galamment à propos de ses défaillances en matière de danse, mais il ne savait pas ce qu'était l'*Habeas corpus*, ni même probablement qu'il existait une telle loi.

Ce qui d'ailleurs n'avait aucune importance, puisqu'il n'envisagerait jamais de l'épouser. Quant à elle, elle avait pris la décision de se marier avec l'homme le plus érudit qu'elle pourrait rencontrer, et pas seulement avec un bon danseur.

Lorsqu'ils se retrouvèrent pour la dernière variation, Silvester lui souffla à l'oreille :

— Avez-vous vu que Belper vient de bousculer la dame qui était derrière lui ? Si j'ai bien entendu, elle l'a traité de barbare.

Elle lui sourit, touchée qu'il essaie encore de la reconforter.

— Avant de faire mes débuts en société, je croyais à la distinction entre les barbares et les gentilshommes.

Il rejeta la tête en arrière tandis qu'il riait, et la vision de son cou puissant fit naître chez elle des images horribles, où elle passait sa langue dessus, jusqu'au menton.

Lorsqu'il s'inclina pour inviter une nouvelle cavalière, elle ne put s'empêcher de se dissimuler derrière son éventail pour contempler son postérieur moulé dans un pantalon de soie.

Sa tante serait effarée.

Non pas d'apprendre que Stella admirait Silvester : cela coulait presque de source pour une jeune fille. Le duc de Huntington était le plus beau parti de toute l'Angleterre, il possédait un solide patrimoine, une imposante stature, et toutes ses dents. Les demoiselles le dévoraient du regard.

Mais Stella doutait que les autres débutantes nourrissent des rêves éveillés explicites et se voient en train de le... le lécher. De faire des choses dépravées qu'elle n'était même pas capable de concevoir vraiment.

Plus tard cette nuit-là, elle se raconta sous ses draps des histoires dans lesquelles Silvester se livrait à des actes qu'aucune autre jeune fille n'avait jamais imaginés, elle en était certaine. Sûrement, tous ces hommes qui cherchaient l'amour ne nourrissaient pas de pensées dissolues concernant les femmes au pied desquelles ils se prosternaient.

C'était son humiliant secret.

Humiliant à double titre, car Silvester était complètement hors de portée.

Tout cela ne l'empêchait pas d'apprécier la manière dont il s'inclinait, une jambe tendue. Son pantalon à la mode épousait une cuisse musclée qui éclipserait

certainement même des jambes robustes comme les siennes.

Une palpitation sourde dans ses veines l'informa qu'elle le suivrait gaiement dans les fourrés ou dans l'intimité d'une alcôve.

En réalité, il se pouvait que les avertissements de Mme Thyme concernant la luxure masculine camouflent un danger plus sérieux, non pas chez les hommes mais chez les femmes.

En d'autres termes, c'étaient les demoiselles qui voulaient plus qu'un baiser. *Pire* qu'un baiser.

Du moins, dans le cas de Stella.

*Dans la salle à manger,  
hôtel particulier du duc de Huntington*

— J'ai demandé à vos sœurs de prendre le petit déjeuner dans leur chambre, annonça la duchesse dès que Silvester se fut assis dans la salle à manger. Nous devons discuter de sujets importants.

Silvester se raidit. Son homme d'affaires était...

— Inutile d'essayer de vous sauver, dit sèchement sa mère en le menaçant avec le couteau à beurre. Cela fait trois jours que je ne vous ai pas vu, hormis au milieu d'une salle de bal.

Leur majordome, Wickford, se pencha au-dessus de son épaule.

— Du rôti de porc froid, Votre Grâce ?

— Oui, merci, répondit Silvester, se résignant à son sort. J'aime bien votre nouvelle perruque, mère.

— Ce n'est pas une perruque, dit-elle en prenant une tranche de pain qu'elle beurra généreusement. J'ai teint mes cheveux au jus de noix. Il en a fallu quatre-vingt-sept au total.

Les cheveux de la douairière étaient noirs à présent, bien que ses sourcils restent blancs. Elle portait une robe à rayures noires et blanches qui aurait fait honneur à un zèbre ayant un faible pour les boutons en argent.

— C'est très joli, murmura Silvester en acceptant une généreuse portion d'œufs brouillés et deux tranches de jambon, ainsi que des champignons rissoles et quelques saucisses.

Sa mère observa son assiette.

— Je présume que vous vous préparez à faire de l'exercice, plutôt qu'à affronter une famine imminente ?

— Oui, je retrouve Giles Renwick au club de boxe.

Sa mère fit une grimace.

— Le comte de Lilford et le duc de Huntington qui s'affublent d'absurdes tenues vestimentaires pour mieux se rouer de coups ! Il faut dire que vous avez de bonnes raisons de vous battre.

— Ah oui ? Je veux bien de la moutarde, s'il vous plaît Wickford.

— Giles Renwick est en tête de la file de prétendants agglutinés devant Yasmin Régnier, déclara sa mère. J'ai remarqué qu'elle l'examinait.

Hélas, c'était la vérité.

Yasmin était subjuguée par Giles. Et cependant, toutes les particularités qu'appréciait Silvester chez elle – la délicate féminité de la jeune fille, ses robes à la française, son sens de l'humour pétillant –, Giles devait les mépriser. Sinon, pourquoi son ami faisait-il la moue dès que quelqu'un évoquait Yasmin en sa présence ?

Si Silvester avait l'excentricité en horreur, Giles ne supportait pas le scandale. L'exquise Yasmin était arrivée de France accompagnée de certaines rumeurs relatives à sa vertu, sans parler de récits factuels concernant la liaison de sa mère avec Napoléon.

Si Giles s'intéressait davantage à Yasmin, il aurait compris qu'elle était vertueuse, voire prude. Mais il ne lui prêtait aucune attention. Et Silvester se garderait bien d'éclairer sa lanterne. De plus, si Giles la dévalorisait uniquement pour mieux cacher la fascination qu'elle exerçait sur lui, Silvester n'avait aucune envie de perdre Yasmin au profit de son vieil ami.

— Je ne parlerai pas des regards énamourés grotesques dont vous la régalez, poursuivit la douairière. C'est pénible à voir. Je supporterais à la rigueur votre engouement si je pensais que la demoiselle en question éprouvait pour vous autre chose que de la tendresse. Ce n'est pas le cas.

Silvester contracta la mâchoire.

— J'espère que la vérité ne vous agace pas, déclara sa mère avec une indifférence enjouée.

— Giles s'est particulièrement intéressé à lady Stella, hier soir, fit remarquer Silvester pour se venger.

Cela lui valut un regard furibond.

— Ce serait bien fait pour vous si le comte remportait la jeune fille que je vous ai choisie.

— Vous désiriez discuter d'une affaire importante, il me semble ? demanda Silvester.

Il n'avait aucune intention de souffrir une nouvelle conversation à propos de Stella, qu'il espérait ardemment du goût de Giles. Ils étaient faits l'un pour l'autre : sérieux et studieux.

Bien qu'elle l'ait surpris avec ce trait d'esprit à propos des barbares, la veille au soir. Et sa lippe suggérait une sensualité qui choquerait probablement Giles.

— Harold est arrivé à Londres.

— Harold ?

— Harold Rowson, votre cousin Harold, d'Amérique, précisa la douairière avec impatience.

— Ce n'est pas vraiment mon cousin. Nous devons l'être au deuxième ou troisième degré, objecta Silvester.

— Peu importe. Il a passé la nuit à l'hôtel Germain, et il emménagera ici ce matin.

Elle se tourna vers le majordome.

— Wickford, écoutez bien, je vous prie. Dites à la gouvernante qu'elle prépare la suite verte. C'est celle qui possède la plus grande armoire. Si je me souviens bien, Harold ne se déplace jamais avec moins de trois malles.

Le domestique s'inclina.

— Bien, Votre Grâce.

Silvester lui jeta un regard ironique. Il savait pertinemment que Wickford non seulement « écoutait bien » toutes les conversations, mais avait pour habitude d'écouter aux portes afin de glaner plus de racontars à vendre aux échos mondains.

Ce qui expliquait pourquoi ses sœurs, qui n'avaient pas encore fait leurs débuts et n'étaient autorisées à participer qu'aux événements organisés par leur mère, apparaissaient régulièrement dans les journaux.

— Nous le sortirons en société, poursuivit la douairière. Sa mère m'écrit qu'il a l'intention de se marier et de partir s'installer à Paris, où il compte ouvrir un salon de gaz hilarant.

— Quoi ?

— Vous en avez certainement entendu parler. Un gaz obtenu avec de la limaille de fer et d'acide nitrique.

Il ne s'étonna pas qu'elle connaisse la formule.

— Je me souviens d'imbéciles qui en essayaient à Oxford, dit Silvester. Cela les faisait glousser comme des filles de ferme. Mais ouvrir un *salon* ?

— D'après sa mère, on propose ce gaz lors des réceptions, de nos jours.

— Pas celles auxquelles je me rends. Je suppose qu'Harold cherche une grosse dot pour financer son projet.

— Naturellement. Sa mère refuse à juste titre qu'il prélève les fonds sur le patrimoine familial. En outre, il lui faut une demoiselle qui sera une bonne maîtresse de maison et lira de la poésie à voix haute – enfin ce genre de choses.

La duchesse s'intéressait si peu à la plupart des réunions mondaines qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'on y faisait.

— C'est un salon où on absorbera du gaz hilarant, pas un salon littéraire, objecta Silvester.

— Après la course au trésor de demain, j'enverrai Pansy et Holly en visite chez ma sœur à la campagne, fit la douairière, songeuse. Je ne voudrais pas qu'une

de mes filles épouse un glousseur, et Harold est remarquablement mignon, pour un homme.

— La dernière fois qu'il est venu à Londres, il a suivi partout Beau Brummell<sup>1</sup> comme un petit canard. Un canard orné de dentelles et de frous-frous.

— Sa mère se plaint qu'Harold est toujours du dernier chic et qu'il a des goûts de luxe. Comme Brummell, au demeurant, fit remarquer la douairière. Wickford, ce lait a complètement refroidi.

— Oui, Votre Grâce, dit Wickford avec un air de regret.

— Allez chercher du lait chaud à la cuisine, ordonna Silvester comme le majordome ne semblait pas décidé à bouger.

Quand la porte fut refermée, il ajouta :

— Il faut congédier ce garçon. Non seulement il est paresseux, mais il gagne une fortune en vendant des mensonges aux chroniqueurs mondains.

— Hmm, fit vaguement sa mère, que la gouverne domestique n'intéressait pas. Je crois que Wickford a des cors aux pieds, et la cuisine est loin.

— Harold a probablement l'intention de rejoindre Beau Brummell à Paris, dit Silvester, en revenant à leurs moutons. Ce dandy a fui le pays le mois dernier, laissant derrière lui un monceau de dettes de jeu.

La duchesse se pinça les lèvres.

— Je n'ai jamais aimé ce Brummell. Bien que son influence sur le brossage des dents ait amélioré la qualité de l'air dans les salles de bal.

— Je soupçonne que dans le salon de gaz hilarant, on trouvera aussi des tables de jeu, plutôt que des lectures de poésie.

— J'emmènerai Harold au goûter de cette femme, Boodle, cet après-midi. Elle est du genre à n'inviter que des demoiselles disposant de dots substantielles.

---

1. Père du dandysme britannique, il a beaucoup influencé la mode et l'hygiène de son époque. (*N.d.É.*)

Silvester termina son jambon. Si son cousin voulait de l'argent pour financer son établissement, il devrait s'aventurer dans l'ancre du lion. Lady Boodle garderait l'entrée de la grotte.

— Vous nous accompagnerez, reprit sa mère.

— Sûrement pas.

— J'ai besoin de vous en guise de sésame. Vos sœurs n'ont pas encore fait leurs débuts, aussi ne puis-je me servir d'elles comme prétexte. Lady Boodle n'a pas invité de messieurs, mais elle fera une exception pour vous. Elle aimerait que sa fille Blanche devienne duchesse.

La voix de la douairière ne dissimulait pas son dégoût.

Silvester avait l'habitude qu'on le considère comme un morceau de choix, mais pour autant il n'autorisait pas les lionnes à lui mordre les orteils. En outre, Blanche était une de ces jeunes filles qui se croyaient intelligentes parce qu'elle formulait des commentaires désobligeants. Comme lady Lydia, sa meilleure amie.

— Jamais de la vie.

— Plus vite Harold trouvera sa fiancée, plus vite il l'emmènera en France, déclara sa mère avec un sourire entendu. En attendant, vous devrez l'escorter dans votre club, et dans ce salon de boxe, et chez Almack's. C'est la moindre des choses, ajouta-t-elle en accentuant son sourire.

— Je suppose que je peux vous accompagner au thé des Boodle, concéda Silvester.

Elle lui jeta un regard satisfait.

— Je souhaite aussi que vous participiez à ma chasse au trésor annuelle de demain, ainsi qu'à mon pique-nique bucolique avec divertissements ripariens.

Silvester aimait sa mère. Sincèrement. Mais...

— Qu'est-ce qu'un divertissement riparien, si cela se passe à la maison ?

— À la maison ? « Riparien »... au bord de la rivière ! On ne vous apprend donc aucun vocabulaire, à Eton ?

— Je serai navré de le manquer, mais...